

Introduction

La construction des « nouveaux réactionnaires »

Pascal DURAND et Sarah SINDACO

Deux « affaires » récentes ayant fait couler beaucoup d'encre ont remis à nouveau en lumière la dimension très conflictuelle de l'univers littéraire et intellectuel français. En août 2012, l'*Éloge littéraire d'Anders Breivik* publié par Richard Millet, romancier et membre du comité de lecture des Éditions Gallimard, soulève un vent d'indignation dans la presse. Jean-Marie G. Le Clézio, prix Nobel de littérature 2008 et auteur Gallimard, se demande, dans *Le Nouvel Observateur*, « au nom de quelle liberté d'expression [...] un esprit en pleine possession de ses moyens [peut] choisir d'écrire un texte aussi répugnant » ; Annie Ernaux, éditée elle aussi chez Gallimard, s'indigne dans les colonnes du *Monde* contre cet « [enrôlement] de force de la littérature », sous couvert de mise à distance esthétisante, « dans une logique d'exclusion et de guerre civile [...] » et voit au total dans ce texte un « pamphlet fasciste qui déshonore la littérature » ; une centaine d'écrivains et d'intellectuels joignent aussitôt leur signature à la sienne. « Pourquoi me tuez-vous ? », leur répond l'auteur-éditeur dans *L'Express*, tandis que d'autres acteurs du monde littéraire entrent en lice à ses côtés pour dénoncer, en retour, un procès de censure expéditif proche d'une « chasse à l'homme ». La polémique conduira Richard Millet à démissionner du comité de lecture de la maison Gallimard. Autre « affaire » : en juillet 2014, Geoffroy de Lagasnerie et Édouard Louis font savoir dans *Libération* qu'ils renoncent à participer à la 17^e édition des Rendez-Vous de l'Histoire de Blois, consacrée au thème des « Rebelles », du fait que la conférence inaugurale en a été confiée au philosophe Marcel Gauchet, que disqualifient à ce titre et à ce poste les positions réactionnaires qu'il a prises, selon eux, tout au long de sa carrière. Ils appellent également à la démission de l'historienne Michelle Perrot, présidente de cette édition des Rendez-Vous de Blois. Le 6 octobre, 229 chercheurs, étudiants et lecteurs se

joindront à eux dans les mêmes colonnes. Entre-temps, des contre-réactions ont fusé de toutes parts, mais c'est *Le Figaro* qui, par sa couverture de la controverse et diverses tribunes, s'est placé en première ligne de riposte pour stigmatiser une atteinte portée au pluralisme, voire un « procès en sorcellerie » idéologique, procédant d'une confusion entre ordre politique et ordre scientifique et, en l'espèce, d'une disposition « néo-progressiste » à identifier les sciences sociales à la pensée critique d'un Bourdieu ou d'un Foucault¹.

Au-delà de la composante très agonique qu'elles font ressortir au sein d'un milieu littéraire placé sous la loupe aussi grossissante que déformante des médias, ces deux affaires présentent deux autres propriétés. Elles ont pour trait commun de tirer et leur cadre et leurs arguments antagonistes de questions touchant à la responsabilité des écrivains ou au statut de la littérature, ainsi qu'au rapport plus ou moins critique que les sciences sociales sont censées adopter à l'égard de leur objet. Ce sont là des thèmes qui, depuis au moins deux siècles pour la littérature et une cinquantaine d'années pour les sciences sociales, se trouvent d'autant plus régulièrement remis à l'ordre polémique du jour qu'ils constituent, en réalité, bien plus que des « thèmes » de débat : participant des structures de l'univers littéraire et intellectuel moderne, ces éléments organisent la vie même de ces univers et le point de vue que leurs agents sont portés à prendre sur leur propre action et leur propre milieu². Ces affaires ont d'autre part encore pour point commun d'avoir, comme tant d'autres depuis une quinzaine d'années, réactivé de façon mécanique, entre les camps en présence, les imputations réciproques de « néo-réactionnaire » ou de « néo-progressiste », chaque camp se définissant par rapport à l'autre au nom de la nécessaire transgression d'une « doxa » réversible dans son contenu, mais en position invariablement dominante.

De même qu'un train, comme chacun sait, peut en cacher un autre, il y a donc, derrière ces deux nouvelles « affaires », une autre « affaire » qui, décidément, ne passe pas : la polémique déclenchée en novembre 2002 par la publication, dans la collection « La République des idées » aux Éditions du Seuil, sous la signature de Daniel Lindenberg, d'un mince ouvrage intitulé *Le Rappel à l'ordre* et sous-titré *Enquête sur les nouveaux réaction-*

1. On trouvera dans le présent volume, avec l'appareil de références requis, une analyse de la première de ces affaires. Pour d'autres développements, touchant aussi à l'inscription historique, politique et littéraire du courant idéologique étudié, voir Pascal Durand et Sarah Sindaco, « Postures et figures "néo-réactionnaires" ». Autour d'un personnage collectif », *COntEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, en ligne, 2015.

2. Parmi les travaux réalisés sur le sujet en France figurent ceux de Jean-Louis Fabiani, « Disputes, polémiques et controverses dans les mondes intellectuels » (*Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n° 25, 1/2007, p. 45-60) et d'Yves Gingras (dir.), *Controverses. Accords et désaccords en sciences humaines et sociales* (Paris, CNRS Éditions, coll. « Culture & Société », 2014).

naires³. Ladite locution et l'effet de liste qu'elle recouvre avaient des précédents. Un mois auparavant, Maurice T. Maschino avait désigné de la même façon, dans *Le Monde diplomatique*, un ensemble d'« intellectuels médiatiques » ayant renoncé « aux engagements de leur jeunesse » pour « [se rallier] à l'américanisation du monde, à la mondialisation économique et à l'idéologie néolibérale⁴ ». Et un an plus tôt, Joël Roman avait consacré sous cette identique appellation, dans la revue *Esprit*, un article à l'écrivain Philippe Muray⁵. Précédents approximatifs toutefois, malgré les recoupements susceptibles d'être établis entre les personnalités visées par les uns et les autres : quel qu'en fût le contenu, c'est au singulier que la locution s'était vue appliquée à l'auteur de *L'Empire du Bien* et, quant à l'article de Maurice T. Maschino, il préfigurait moins *Le Rappel à l'ordre* qu'il ne prenait la suite du pamphlet publié une quinzaine d'années plus tôt par Guy Hocquenhem, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, dans lequel celui-ci avait tracé au vitriol le tableau du virage libéral de nombreux intellectuels ex-gauchistes et stigmatisé le reniement opportuniste de ses anciens camarades de combat – de Serge July à Bernard-Henri Lévy en passant par Régis Debray ou André Glucksmann : « Vous êtes, vous, devenus, si je puis dire, réactionnaires par conformisme, comme vous étiez de gauche par conformisme⁶ ». Reste que c'est bien avec *Le Rappel à l'ordre* que l'appellation « nouveaux réactionnaires » s'est durablement imposée dans le débat français.

Avec le recul, la disproportion pourrait paraître bien grande entre la minceur de cet ouvrage et la tempête médiatique qu'il a aussitôt déclenchée. C'est que son auteur n'y livrait guère, en fait d'« enquête », qu'un tableau expéditif d'une région du paysage idéologique français du début des années 2000 et qu'il amalgamait pour la cause, sous le signe d'une rupture avec le consensus progressiste, un ensemble de personnalités appartenant à des horizons divers et jouissant pour certaines d'une grande notoriété. On y trouvait des

3. Daniel Lindenberg, *Le Rappel à l'ordre : enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Paris, Seuil, coll. « La République des idées », 2002.

4. Maurice T. Maschino, « Intellectuels médiatiques. Les nouveaux réactionnaires », *Le Monde diplomatique*, octobre 2002.

5. Joël Roman, « Un nouveau réactionnaire : M. Philippe Muray », *Esprit*, n° 279, novembre 2001.

6. Guy Hocquenhem, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary* (1986), Marseille, Agone, 2003, p. 47. La republication de l'ouvrage en 2003 aux Éditions Agone, avec une préface de Serge Halimi, s'inscrivait néanmoins dans la foulée du pamphlet de Daniel Lindenberg : « Les convertis de l'époque comptèrent-ils au nombre des premiers "nouveaux réactionnaires" ? Une telle qualification les eût à coup sûr horrifiés. La contestation représentant leur marque de fabrique, ils ne s'en départaient jamais. Seulement, par amour de la liberté, par audace aussi, ils en étaient venus à contester la contestation. Ils demeuraient d'avant-garde, mais l'avant-garde préparait à présent le terrain aux retours de bâton. Et combattait, avec l'Amérique, l'arrière-garde des révolutions » (*ibid.*, p. 16).

écrivains (Philippe Muray, Michel Houellebecq, Maurice G. Dantec), des « intellectuels médiatiques » (Alain Finkielkraut, Luc Ferry, Régis Debray), des philosophes (Alain Badiou, Pierre Manent, Marcel Gauchet, Jean-Claude Milner, Schmuël Trigano, Pierre-André Taguieff) ou encore des historiens (Pierre Nora, Alain Besançon). Si les réactions furent particulièrement vives, c'est que l'ouvrage entendait également interroger respectivement les effets et les causes, au sein de l'espace intellectuel français, d'événements aussi considérables que les attentats du 11 septembre 2001 et l'accession de Jean-Marie Le Pen au second tour des élections présidentielles de 2002 aux dépens du candidat de la gauche, Lionel Jospin, séisme politique auquel un certain type de prises de position, récurrentes depuis plusieurs années au sein de cet espace, étaient supposées avoir contribué de façon diffuse.

Ce qui devait arriver arriva : non seulement les personnalités accusées montèrent plus ou moins collectivement au créneau pour dénoncer la tentative de mise au ban dont elles avaient fait l'objet, mais les commentateurs furent nombreux – malgré les soutiens dont l'auteur put bénéficier dans la grande presse et autour de la revue *Esprit* – à souligner les raccourcis, approximations, faiblesses d'argumentation, attaques *ad hominem* qu'il avait multipliés dans un pamphlet écrit à la hâte sous la dictée de la *doxa* « politiquement correcte » qu'il s'employait à défendre. Et ce qui arrive le plus souvent en pareil cas arriva tout aussi bien : la polémique n'a pas seulement enflé, elle s'est autoalimentée, et ses retours de manivelle ont assuré jusqu'à nos jours la fortune médiatique d'une appellation que l'un des camps entendait vider de toute pertinence. Journaux et revues, d'un côté, aiment à répertorier ainsi, sans grand souci d'objectiver leurs critères, des personnalités provocantes ou tenues pour telles⁷ ; et d'un autre côté il n'est pas rare de voir certaines de celles-ci, par un redoublement de provocation, se ranger de bon gré sous cette bannière, au nom d'une liberté d'expression en butte à toutes les censures⁸.

7. Un dossier du *Canard enchaîné* sorti à l'occasion des polémiques et manifestations autour du « mariage pour tous » est très symptomatique à cet égard. À des figures aussi attendues qu'un Robert Ménard, une Élisabeth Lévy, un Éric Zemmour ou un Ivan Rioufol, ce dossier paru en 2013 associait sous l'étiquette « nouveaux réac » des catholiques traditionalistes (Ludovine de la Rochère, Tugdual Derville, Béatrice Bourges, Christine Boutin), des umpéistes (Hervé Mariton, la droite « décomplexée » de Jean-François Copé, inspirée par Patrick Buisson ; la « Droite forte » d'un Guillaume Peltier et d'un Geoffroy Didier), des partisans de l'extrême droite (la droite « dédiabolisée » de Marine Le Pen et de Marion Maréchal-Le Pen, l'antisémitisme et l'islamophobie d'Alain Soral et de Dieudonné) ou bien encore un nostalgique du royalisme orléaniste tel que Lorant Deutsch (*Les Dossiers du Canard enchaîné*, n° 129 : « Les nouveaux réacs. Après le mariage pour tous, à droite toute ! », octobre 2013).

8. On en donnera pour exemples un Ivan Rioufol (*De l'urgence d'être réactionnaire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012) et un Denis Tillinac (*Du bonheur d'être réac*, Paris, Éditions des Équateurs, 2014).

La fortune journalistique de l'appellation « nouveaux réactionnaires » doit très certainement beaucoup au paradigme dont elle relève, qui met le collectif ainsi désigné en balance avec d'autres courants littéraires, intellectuels et politiques agrégés de même, depuis près d'un demi-siècle, sous l'invocation de la « nouveauté » : « nouveaux romanciers » des années 1950-1960, « nouvelle critique » des années 1960-1970, « nouveaux philosophes » et « nouvelle droite » des années 1970-1980. Il va sans dire que cette appellation, produit d'une construction éditoriale à haute intensité polémique et productrice elle-même de puissants effets de construction, oppose à toute analyse du phénomène social et idéologique qu'elle entend recouvrir les obstacles qu'installent en règle très générale, si l'on n'y prend garde, les objets qui semblent s'offrir spontanément, et sous une fausse transparence, à l'appréhension⁹. C'est pourquoi – en raison même des effets produits par cette pré-construction, et aussi du caractère de plus en plus saillant et donc banal de thèmes qui, depuis 2002, sont devenus des lieux communs du débat public –, les contributions rassemblées dans le présent volume ont été pensées et organisées de façon à répondre à un triple effort de construction raisonnée de l'objet : construction généalogique et morphologique d'abord ; construction thématique et discursive ensuite ; construction métalittéraire enfin, dans la mesure où, comme on le verra, le débat autour des « néo-réactionnaires » et les débats qu'alimentent volontiers ceux qui sont ainsi visés, à tort ou à raison, s'inscrivent dans une tradition très française de la littérature ou des prétentions à l'éthos littéraire.

Structures et trajectoires

La première difficulté que rencontre l'appréhension du phénomène « néo-réactionnaire » tient à la très grande diversité des profils présentés par les personnalités réunies, à leur corps plus ou moins défendant, sous cette bannière – celles-ci ayant d'ailleurs en commun de se représenter elles-mêmes comme des « esprits libres », résistant à toute agrégation collective et, avec une détermination particulière, à toute forme d'assignation sociologique. Cette diversité était déjà si grande dans l'ensemble fabriqué en 2002 par Lindenberg qu'elle semblait bien pouvoir à elle seule valider le soupçon d'une

9. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons pris le parti, dans la présente introduction comme dans l'ensemble du volume, de systématiquement entourer de guillemets les expressions « nouveaux réactionnaires » ou « néo-réactionnaire » : guillemets de citation, renvoyant à l'essai de Lindenberg et à ses relais jusqu'à nous ; guillemets de prudence à l'égard d'une catégorie dont la pertinence prête à discussion ; guillemets aussi de construction par mise à distance de l'objet en débat.

démarche procédant par amalgame : l'on y trouvait, ainsi qu'on l'a rappelé, des écrivains, des philosophes, des intellectuels dits « médiatiques », des historiens, relevant politiquement pour la plupart de la droite ou de l'anarchisme de droite et pour quelques-uns d'une gauche allant du communisme d'un Alain Badiou à la mouvance très sociale-démocrate représentée par un Marcel Gauchet, en passant par la fermeté républicaine d'un Régis Debray.

Cette diversité n'a fait que s'amplifier à mesure que s'élargissait le cercle des prétendants ou des affiliés à la pensée « réfractaire ». Diversité des champs ou des horizons d'appartenance, mais dont l'intersection de plus en plus grande en fait l'un des traits significatifs et peut-être, l'un des facteurs d'expansion du phénomène étudié : littérature, philosophie, journalisme, politique, sciences humaines, histoire de l'art, droit. Diversité des modes d'énonciation et des genres convoqués : romans, articles, chroniques, essais, recueils d'entretiens, formes multiples d'intervention publique. Diversité des registres d'expression ou de présentation de soi, à variantes plus ou moins ostensiblement triviales et raffinées, oscillant du « parler peuple » d'un Robert Ménard à la phraséologie aristocratique d'un Renaud Camus ou d'un Richard Millet. Diversité des niveaux de qualité des publications ou interventions des uns et des autres, allant du travail en profondeur d'un Marcel Gauchet aux best-sellers télescopiques d'un Éric Zemmour, en passant par les constructions à direction tour à tour savante ou polémique d'un Pierre-André Taguieff dans le domaine de l'histoire des idées politiques ou encore les interventions à chaud et à visée prédictive d'un Alexandre Adler. Diversité aussi, par conséquent, des degrés d'exposition médiatique, un Jean-Claude Michéa étant quasiment absent des plateaux de télévision là où une Élisabeth Lévy occupe avec quelques autres toutes les tribunes disponibles, de la presse écrite à la télévision – la réactivité d'un magazine en ligne et la présence sur internet jouant désormais un rôle déterminant dans l'activation du phénomène. Diversité enfin et surtout des positionnements politiques : de droite sans complexe ou « pas de gauche¹⁰ », apolitiques ou libertaires, tenants d'une gauche sociale et économique articulée à une droite morale, d'autres encore se réclamant d'une gauche chevènementiste (Natacha Polony) ou d'un socialisme des origines (Jean-Claude Michéa).

Cette diversité générale, ajustée aux discours de la singularité et de la minorité que développent les acteurs en question, semble bien faite pour décourager toute tentative d'envisager le phénomène en termes collectifs. Sinon précisément, et si paradoxale que la chose puisse paraître, en termes de posture commune : si la singularité est l'une des formes de représentation de

10. L'expression est d'Élisabeth Lévy, rédactrice en chef du magazine *Causeur*, qui l'emploie volontiers pour caractériser son propre positionnement.

soi les plus évidemment collectives sous lesquelles se propose à ses tenants ou à ses prétendants, depuis près de deux siècles, l'existence intellectuelle et littéraire, c'est bien en effet une posture, à entendre aux deux sens d'une disposition dans l'espace social concerné et d'une attitude devant le monde, qui forme le trait d'union entre les électrons libres dispersés au sein du champ «néo-réactionnaire». Encore n'est-ce pas tout à fait d'un «champ» à proprement parler qu'il s'agit, mais plutôt d'une configuration morphologique prise, à une période donnée, par le champ intellectuel dans un rapport d'intersection de plus en plus forte avec le champ médiatique et le champ politique. Cette configuration a sa forme, elle est aussi le produit d'une histoire, dont on peut cerner les moments sur une portée plus ou moins longue, que l'on renvoie aux pamphlétaires de l'entre-deux-guerres ou aux inflexions qu'ont connues, depuis les lendemains de Mai 68, les rapports entre chose politique et chose intellectuelle. Repérer des trajectoires, profiler au moyen de celles-ci un espace lui-même traversé et structuré, isoler un certain nombre de constantes peut ainsi contribuer à cerner le phénomène «nouveaux réactionnaires» à distance des polémiques qui l'enveloppent et dont ses représentants enveloppent volontiers ceux qui prennent le risque de les étudier – avec les effets d'intimidation qui en découlent, interdit diffus porté sur toute analyse à froid.

Discours et topiques

Le propre du phénomène «néo-réactionnaire» est d'avoir contribué à mettre à l'agenda politico-médiatique un certain nombre de questions ou de problématiques désormais omniprésentes. Daniel Lindenberg en avait fait un premier relevé dans *Le Rappel à l'ordre* : critique de Mai 68 et notamment de la libération des mœurs et d'un féminisme institué en dogme ; critique de l'égalitarisme démocratique et des phénomènes de nivellement, de massification et de relativisme culturel qu'il induirait ; critique du «droit-de-l'hommisme» et du primat accordé aux minorités ; critique de la société «métissée» et de l'«antiracisme institutionnel», etc. On ne peut pas dire que ce relevé – qui ne manquait pas d'un certain coup d'œil prédictif, s'il n'était pas gros de quelques effets performatifs inattendus – a su faire barrage aux thèmes crépusculaires qu'il alignait. Les années qui ont suivi jusqu'à nos jours n'ont fait que confirmer l'implantation de ces thèmes dans le paysage idéologique avec des effets tache d'huile assez significatifs, sur fond de désenchantement démocratique et de pathos du «déclin» : la promotion d'une laïcité envisagée non plus comme principe juridique, mais comme patrimoine à préserver ; la défense de l'identité française d'abord, européenne ensuite, occidentale plus largement, contre la montée en puissance d'un islam

radical et l'échec en fait d'intégration des populations nouvellement immigrées ; les lamentos offensifs relatifs à la disparition de l'école républicaine et de l'idéal méritocratique dont elle était porteuse, au profit de la discrimination positive et d'un pédagogisme démagogique ; la résurgence d'un vieil anti-américanisme, jusque chez des intellectuels volontiers atlantistes, avec charges à répétition contre l'individualisme libéral contemporain, seul horizon d'une société ayant évacué les grandes transcendances verticales au profit de l'horizontalité indéfinie des droits individuels. Beaucoup de ces problématiques se sont, au reste, cristallisées autour de la question du « mariage pour tous », sous l'emprise d'une vision jusnaturaliste des institutions en général et de la filiation en particulier. Thèmes de plus en plus banals, mais que l'actualité avec ses drames et les unes de presse avec leur dramatisation s'emploient à réactiver. Thèmes dont on débat, mais dont la pertinence d'en débattre ne prête pas à débat. Thèmes aussi qui peuvent faire la matière, à côté de tant de dossiers de presse et de débats de plateaux, d'un succès de librairie aussi énorme que *Le Suicide français* en 2014¹¹.

Procédant d'une construction polémique, l'imposition de ces thèmes en objets de débat ou de discours est elle-même référable, bien évidemment, à un certain rapport de forces au sein du champ idéologique français, opposant les représentants du consensus progressiste aux « néo-réactionnaires », les premiers s'appuyant sur les acquis démocratiques de l'histoire politique post-révolutionnaire, forts du « système » qu'ils représentent mais affaiblis aussi par lui aux yeux de leurs opposants, pour énoncer une « pensée unique », imposer une vision « politiquement correcte » du monde, là où les seconds mobilisent volontiers, au profit d'assauts passant pour « transgressifs », le prestige de voix libres s'exprimant depuis une position minoritaire, donc aisément héroïisable. Ceci revient à constater que lesdits « thèmes » sont aussi des instruments verbaux et, en tant que topiques, des éléments de rhétorique engagés dans un discours de combat, où la politique s'appuie sur une pragmatique tour à tour provocante ou désinvolte. Un combat où, sous plus d'un égard, la transgression sert de façade à un conservatisme plus ou moins assumé, le conservatisme des « réfractaires » rendant une fois encore au conservatisme des nouvelles « élites » au pouvoir le service de faire apparaître celui-ci comme porteur d'une orientation de « progrès »¹².

11. Éric Zemmour, *Le Suicide français*, Paris, Albin Michel, 2014.

12. Cet aspect a été remarquablement mis en lumière par Pierre Bourdieu et Luc Boltanski, s'agissant d'une autre configuration, dans un article de 1976 qui s'employait à établir le répertoire et la généalogie des « lieux communs » de la philosophie sociale de l'ère giscardienne, en montrant notamment que le « conservatisme reconverti » des fractions de la classe dominante acquises aux valeurs du changement, de la modernisation, des réformes, etc., procédait en gros de la même matrice idéologique que le « conservatisme déclaré », et que celui-ci rendait au fond à celui-là le dernier service de faire apparaître comme une forme de

Esthétiques et postures littéraires

Le cadre littéraire à l'intérieur duquel s'inscrit le collectif des « nouveaux réactionnaires » constitue un autre vecteur d'accès à la compréhension et à l'objectivation du courant qu'ils représentent en ordre apparemment dispersé. Cette dimension littéraire est en effet cardinale à deux niveaux au moins. C'est que leur corporation compte une part significative d'écrivains : Philippe Muray, Michel Houellebecq, Maurice G. Dantec, Richard Millet, Pascal Bruckner, Marc-Édouard Nabe, Denis Tillinac, Éric Neuhoff, Patrick Besson, etc. Et si leurs écrits relèvent pour la plupart de l'essai philosophique, de l'ouvrage d'idées ou de la chronique journalistique, nombre d'entre eux se réclament, dans leurs représentations comme dans leurs pratiques, de l'écriture littéraire – les registres pratiqués par l'ensemble des acteurs concernés montrant que leur traditionalisme trouve, entre autres, à s'exprimer par une fidélité plus ou moins heureuse à l'égard de grands genres lettrés tels que le pamphlet (Richard Millet, Robert Ménard), l'essai très stylisé (Bruckner, Finkielkraut) ou encore l'art typiquement français de la conversation (celui-ci, hérité des salons du XVII^e siècle, se réincarnant de nos jours dans la figure du débatteur en télévision cherchant à faire montre d'« esprit » et de sens de la répartie, à l'image d'une Élisabeth Lévy).

Il faut compter ici avec l'aura dont la littérature se trouve entourée dans la tradition française, dotée qu'elle est, depuis le Grand Siècle au moins, d'une valeur patrimoniale et identitaire qui la constitue en objet et en sujet de débat, à coups de citations ou en faisant assaut d'érudition. Enjeu symbolique majeur dans l'espace intellectuel comme dans l'espace d'une politique qui, en France, jusqu'au plus haut niveau du pouvoir, s'est longtemps piquée de littérature, celle-ci est aussi un moyen de lutte et de pouvoir, que nombre de « néo-réactionnaires » tendent à instrumentaliser à des fins strictement polémiques. Un roman tel que *Petit frère* d'Éric Zemmour¹³ n'est de la littérature qu'en référence au genre pratiqué et ne diffère en rien, pour le reste, de ses chroniques polémiques et journalistiques. Sans que la dimension éristique en soit pour autant effacée, les rangs « néo-réactionnaires » n'en comptent pas moins d'authentiques écrivains mettant en œuvre une véritable esthétique littéraire. Renaud Camus, venu de l'avant-garde barthésienne, peut ainsi engager dans sa croisade contre la « nocence » – et le « Grand Remplacement » qu'il voit silencieusement à l'œuvre dans l'espace hexagonal – toutes

« progressisme » ce qui répondait, bien plus fondamentalement, à une nouvelle stratégie de perpétuation de l'ordre établi (Pierre Bourdieu et Luc Boltanski, « La production de l'idéologie dominante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1976, vol. 2, n° 2-3, p. 3-73 ; républié en volume, Paris, Raisons d'agir/Demopolis, 2008.)

13. É. Zemmour, *Petit frère*, Paris, Denoël, 2008.

les ressources d'une langue châtiée et d'un capital symbolique acquis préalablement sur le seul terrain littéraire¹⁴. Richard Millet peut, de son côté, reprendre à son compte le discours élaboré par l'avant-garde littéraire du XX^e siècle, de Bataille à Genet, sur « la littérature et le Mal » et mettre de même une esthétique raffinée au service d'une propagande jouant des ressorts de la double entente et de la distanciation artiste. Chez Michel Houellebecq ou Philippe Muray, la posture est davantage celle de l'anarchisme de droite avec les ambiguïtés qu'elle induit, mais les œuvres produites, dans les deux registres du roman ou de l'essai, se rangent assurément à l'encontre de la littérature sans avoir besoin de se soutenir d'un positionnement idéologique qui la justifie. L'entrée de l'auteur de *L'Identité malheureuse* à l'Académie française, avec les polémiques qui l'ont entourée et les soutiens dont celui-ci a pu bénéficier auprès de ses pairs en terrain « réfractaire », montre que l'effervescence des « briseurs de tabous¹⁵ » peut très bien trouver abri et consécration mondaine sous la coupole d'une haute institution littéraire d'État.

Les « nouveaux réactionnaires » s'inscrivent de la sorte dans une tradition vieille d'au moins deux siècles. On pourrait faire remonter celle-ci à la querelle des Anciens et des Modernes à la charnière du XVII^e et du XVIII^e siècles ayant mis aux prises, comme l'a montré Marc Fumaroli¹⁶, partisans d'une indépendance appuyée sur le respect des modèles hérités de l'Antiquité et partisans d'une modernité proche du pouvoir royal. Et l'on peut songer plus nettement à la lignée des « antimodernes » dont Antoine Compagnon a dressé le portrait paradoxal tout en soulignant son enracinement dans l'histoire littéraire, les antimodernes ayant été, de Chateaubriand à Barthes, les sourciers mêmes d'une autre modernité, en lutte contre l'utilitarisme et l'idéologie bourgeoise du Progrès, et, ce faisant, des valeurs de la plus haute littérature¹⁷. Sans chercher en aucun cas à identifier la situation présente au « climat des années 30 » – selon un lieu commun et un réflexe de pensée très polémique et très médiatique lui aussi –, c'est chez les polémistes et les pamphlétaires de l'entre-deux-guerres qu'il faut également aller voir et peut-être plus encore du côté des « Hussards » qui, en rupture avec la littérature « engagée » et en s'émancipant du handicap collaborationniste

14. Cette même croisade, avec conversion idéologique d'un capital littéraire accumulé, l'a conduit à apporter son soutien à certains groupes identitaires, ainsi qu'au FN de Marine Le Pen aux élections présidentielles de 2012.

15. L'expression est de Sébastien Fontenelle, *Les Briseurs de tabous. Intellectuels et journalistes « anticonformistes » au service de l'ordre dominant*, Paris, La Découverte, 2012.

16. Marc Fumaroli, *La Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2001.

17. Antoine Compagnon, *Les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 2005.

dont a été durablement marquée la droite littéraire au lendemain de la guerre, ont les premiers affiché sans complexe une posture de désinvolture aristocratique et de dilettantisme esthète.

Qu'elles viennent du Grand Siècle ou de la modernité dixneuviémiste, du premier romantisme ou des écrivains pamphlétaires de la première moitié du XX^e siècle, nombre de références littéraires récurrentes dans le discours et le métadiscours des « néo-réactionnaires » indiquent, en tout cas, des rapports qui ne sont pas que d'admiration à l'égard de grands représentants de la haute littérature française, mais tout aussi bien de filiation inséparablement esthétique et idéologique. Héritage très affiché d'une posture récalcitrante générale, avec le profit de légitimité susceptible d'en être retiré. Héritage aussi d'un ensemble d'idéologèmes et de topiques sacralisés par l'histoire des lettres françaises. C'est ainsi que Houellebecq a pour références majeures Tocqueville, Balzac, Baudelaire, Flaubert ou encore Huysmans, et que Richard Millet se recommande d'un héritage classique allant de Bossuet à Claude Simon, d'une filiation d'esprits forts allant du cardinal de Retz à Guy Debord ou encore d'une lignée de catholiques militants allant de Chateaubriand à Claudel. Cette mobilisation de références littéraires à dimension réfractaire peut aussi compter sur la diffusion plus large que lui assure Fabrice Luchini, lequel aime à se revendiquer « réactionnaire » – et qui, grand diseur de La Fontaine, Baudelaire, Flaubert, Péguy ou Céline sur les planches de théâtre, a aussi révélé l'œuvre de Philippe Muray au grand public.

* *
* *

Ne s'agit-il dans tout cela, au total, que d'un phénomène franco-français? On peut penser en effet que par ce qui les relie à toute une tradition littéraire et par tout ce qui, dans cette tradition, met en interaction et en friction l'ordre du politique et l'ordre de l'esthétique, les « nouveaux réactionnaires » représentent un phénomène très hexagonal, lié de surcroît à la centralisation et à la condensation, à Paris, d'un système très puissant de moyens de diffusion et de maisons d'édition, représentant à la fois des terrains d'intervention et des enjeux de lutte pour la survie médiatique. Ce que Pierre Bourdieu a nommé « l'emprise du journalisme¹⁸ », c'est-à-dire l'introduction de logiques d'hétéronomie et de « circulation circulaire de l'information », au sein d'uni-

18. P. Bourdieu, « L'emprise du journalisme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 101-102, mars 1994, p. 3-9. L'article a été recueilli en appendice à *Sur la télévision* où, jouant des deux sens de l'adjectif « pathétique » au sujet d'un auteur pris en tant que figure plus sociale qu'individuelle, le sociologue évoquait, en passant, « les indignations pathétiques à la Alain Finkielkraut » aux côtés des « considérations moralisantes à la Comte-Sponville » (Paris, Liber Éditions/Raisons d'agir, 1996, p. 59).

vers autonomes tels que les champs littéraire et scientifique, voire universitaire, se développe plus en France, notamment à Paris, qu'ailleurs. On peut aussi faire l'hypothèse, mais de façon déjà plus internationale, que le tournant néo-télévisuel des médias de masse, avec leurs *talk-shows* propices à la surenchère et à une provocation pratiquée comme une forme nouvelle de l'Art pour l'Art, et le tropisme de plus en plus commercial d'un système de l'édition favorable aux petites collections d'idées et aux structures éditoriales très réactives aux mouvements de l'opinion ne sont pas étrangers à l'essor et au succès de la posture « néo-réactionnaire »¹⁹. En témoigne à sa manière, extrême, le lancement sur le marché de la librairie d'un produit de marketing idéologique tel que *La France Orange mécanique* de Laurent Obertone²⁰, couronné par un grand succès de vente et brandi par Marine Le Pen sur une vidéo émanant du Front National – ou encore la bande-annonce du livre suivant du même auteur, *La France Big Brother*, empruntant à tous les ressorts du *blockbuster* hollywoodien, avec bande-son dramatisante, interpellation des visionneurs et appel au Tyler du film culte *Fight Club*²¹.

Il est frappant en tout cas de constater que dans un territoire géographiquement voisin, linguistiquement identique et aussi exposé aux grandes chaînes de télévision françaises que la Belgique wallonne et bruxelloise, le phénomène ne parvient guère à percoler malgré quelques efforts en ce sens, venant tantôt d'un ex-député de l'extrême droite proche de Dieudonné, tantôt de francs-tireurs de la droite démocratique s'employant, en particulier sur le terrain d'une « laïcité » offensive, à relayer les écrits et la personne d'un Éric Zemmour au sein de différents cercles mondains, tantôt encore d'un universitaire se réclamant du rationalisme athée et de la pensée de Chomsky tel que l'auteur de *La République des censeurs*²². Le fait que la concentration et la centralisation du pouvoir intellectuel y soient moindres qu'en France favorise peut-être, avec la dispersion des forces, un climat de plus grande modération. Plusieurs contributions au présent volume montrent toutefois que le phénomène étudié présente bien quelques équivalents ou quelques retombées hors de France, soit qu'il s'exporte plus loin dans l'espace francophone (au Québec), soit qu'il connaisse, relativement à une autre histoire des passions intellectuelles et politiques, des figures similaires (ainsi dans l'Allemagne de Peter Sloterdijk, réactualisant, sur fond de topique du « déclin de l'Occident »,

19. Voir plus précisément sur cet aspect du phénomène, P. Durand, « Le marché des radicaux libres. Sur quelques aspects médiatiques de la posture “néo-réactionnaire” », *Quaderni*, n° 87, printemps 2005, p. 99-116.

20. Laurent Obertone, *La France Orange mécanique*, Paris, Éditions Ring, coll. « Sur le Ring », 2013.

21. L. Obertone, *La France Big Brother*, Paris, Éditions Ring, coll. « Documents », 2015.

22. Jean Bricmont, *La République des Censeurs*, Paris, L'Hermé, 2014.

certains thèmes de la « Révolution conservatrice » des années 1920-1930, dont l'œuvre d'un George Steiner peut par ailleurs apparaître comme l'un des nouveaux vecteurs internationaux). Quelque attaché qu'il soit, par les formes qu'il y prend, à des contingences éditoriales et à des contextes locaux, le phénomène « néo-réactionnaire » n'en est pas moins de toute façon lié, à sa source, à de grands courants idéologiques internationaux – à commencer par le courant néolibéral, puis néoconservateur dont les États-Unis ont été le premier foyer de dispersion.

* *
*

L'ouvrage qui suit rassemble, sous forme légèrement remaniée, la plupart des communications prononcées au colloque « “Les Nouveaux Réactionnaires” ». Genèse, configurations, discours », qui s'est tenu à l'Université de Liège, du 10 au 12 décembre 2014, sous la direction de Pascal Durand et Sarah Sindaco. Il a bénéficié du soutien du Fonds de la Recherche Scientifique – FNRS, de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, du LEMME (Laboratoire d'étude sur les médias et la médiation) et du Département des Arts et Sciences de la Communication de l'Université de Liège. Ce colloque s'inscrivait en outre dans le cadre d'un Projet de recherche (PDR) financé par le Fonds de la Recherche Scientifique – FNRS, intitulé « Rhétorique des “Nouveaux Réactionnaires” ». Positions, discours, postures ».